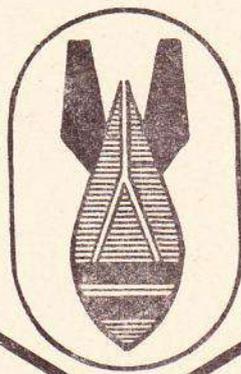


Le Démineur



BULLETIN MENSUEL
DE LA FRATERNELLE
DES DEMINEURS DE BELGIQUE (A.S.B.L.)

C. C. P. No 7537.94
Secrétariat : 30, rue Saint-Jean, Tervuren
Rédaction : Lunette 8/9 Berchem-Anvers

Une Nouvelle Rubrique

Au sortir de la dernière guerre qui ravagea notre pays, les autorités supérieures se rendirent compte de la nécessité de former non seulement de bons soldats, mais aussi d'excellents citoyens. A la lumière de l'expérience de l'occupation, on comprit que ces deux états — soldat et citoyen — réagissaient l'un sur l'autre et qu'il était impossible d'être un bon soldat si, au préalable, on n'était pas un bon citoyen. C'est en vue de concourir à la réalisation de ce but que fut fondé le Service d'Education à l'Armée.

Ce service qui a pour idéal d'apprendre au soldat à mieux connaître et partant à mieux aimer notre Pays, a fait depuis sa création des efforts louables et dignes des plus belles espérances.

Parmi diverses activités, nous noterons la publication régulière de différentes brochures. Il en est qui visent à faire profiter nos miliciens de leçons et d'expériences hautement profitables dès la fin de leur service militaire. Elles ont pour objet l'amélioration de leurs connaissances techniques à l'endroit de divers métiers; ou encore une juste conception de certains organismes importants du pays; par exemple, la Caisse d'Epargne... Il en est d'autres enfin, dont le but est de mieux faire connaître nos institutions, notre histoire nationale.

« Celui qui connaît et aime la cause qu'on l'appelle à défendre, est prêt à se sacrifier pour elle. »

Cette citation constitue, pensons-nous, l'ambition du Service d'Education. Noble ambition qui mérite les plus vifs éloges et qui doit être notre ambition à tous.

C'est pourquoi, avec la très aimable et compréhensive autorisation du Service d'Education à l'Armée, nous avons pensé vous donner de temps à autre un petit résumé, une petite synthèse, si vous préférez, de certaines de ces brochures. Nous débutons aujourd'hui en vous donnant un aperçu de « Nos Institutions — L'ETAT... C'EST VOUS », brochure rédigée par M. Jean Daloz. Nous osons croire que

ce petit compte-rendu incitera certains membres de la Fraternelle à en faire une lecture complète. (On peut se la procurer à l'Institut Géographique Militaire, 2, allée du Cloître, à Bruxelles, moyennant la somme modique de 7 fr. à virer au C.C.P. No 224.34.)

Que le Service d'Education à l'Armée veuille bien trouver ici l'expression de notre profonde considération.

NOS INSTITUTIONS

L'ETAT... C'EST VOUS

Dans un chapitre premier, l'auteur affirme que l'Etat belge est démocratique. Pour prouver son affirmation, après avoir donné en bref quelques aperçus sur les sociétés et avoir indiqué que par la Constitution du 7 février 1831, l'Etat belge a pris la forme démocratique, l'auteur en arrive à rappeler les principes qui sont à la base d'une démocratie. L'auteur définit d'abord ce qu'est la dictature et ainsi par le jeu du contraste, nous fait mieux saisir ce qu'est la démocratie.

La dictature, dit-il, se reconnaît à quatre signes :

1. Elle supprime le contrôle du Peuple en accordant une totale liberté d'action au détenteur du pouvoir. » (p. 12).

Dans semblable régime, c'est le dictateur qui agit et pense. Les autres citoyens peuvent et doivent se taire. Leurs pensées ne peuvent être exprimées que dans la mesure où elles sont conformes à celles du dictateur. Et malheur à celui qui se hasarderait à agir autrement. Nous en avons encore des souvenirs très nets.

« 2. La dictature établit le pouvoir personnel d'un seul homme en qui se confond l'Etat. » (p.12).

C'est bien ce qui fut réalisé en Allemagne, par Hitler. L'Etat allemand et lui ne faisait plus qu'un.

En troisième lieu :

« La dictature s'établit souvent et se maintient par la violence » (p. 13).

(Voir suite p. 2)

Comment pourrait-il en être autrement quand un seul veut imposer ses conceptions à tout un peuple. Les assassinats de Munich, les agissements de la Gestapo et les camps de concentration sont une sinistre illustration de cette affirmation.

Enfin, et c'est la quatrième caractéristique :

« La dictature finit toujours mal. » (p. 13).

Cette note, à notre humble avis, est plutôt à ranger dans les caractères ordinaires de la dictature. C'est plus une constatation, une suite logique qu'un caractère essentiel de la dictature. En effet, il est d'autres régimes qui peuvent finir mal. Un régime parlementaire, par exemple, qui tournerait à l'anarchie. Et d'autre part, on peut concevoir une dictature qui ne finirait pas dans le sang.

Cette mise au point faite, nous reconnaissons volontiers que dans la pratique telle est souvent la fin d'une dictature.

Après avoir analysé de la sorte la définition de la dictature, l'auteur précise les caractères de la démocratie :

1. « La démocratie, écrit-il, garantit la liberté d'opinion aux citoyens. Ceux-ci peuvent parler, écrire, se réunir comme ils l'entendent. Ils ne peuvent pas tout faire, car il y a des lois et des juges. Mais les lois sont votées par ceux qu'ils ont élus et qu'ils peuvent révoquer. » (p. 14).

2. « La démocratie exige des élections libres qui confient des mandats temporaires et révocables. » (p. 14).

Ceci est une conséquence logique du 1. Si l'on veut que la liberté d'opinion soit respectée, il faut que les citoyens puissent élire librement leurs représentants et, par ailleurs, ils puissent les remplacer au cas où leur confiance s'avérerait avoir été mal placée.

3. « Le principe de la séparation des Pouvoirs fonctionne dans la démocratie. » (p. 14).

C'est-à-dire que ceux qui font les lois ne sont pas les mêmes qui les exécutent ni qui jugent de leur bonne application.

« Un ministre ou un député ne peut faire emprisonner un citoyen » et, par ailleurs, « un juge qui emprisonne ne peut modifier une loi de façon à faciliter l'emprisonnement d'un citoyen. » (p. 14).

4. « En démocratie, l'organisation de l'Etat est précisée dans une Constitution qui codifie la règle du jeu. » (p. 15).

Voilà les grandes caractéristiques de la démocratie. Il restera maintenant à voir comment la Belgique réalise la démocratie. C'est ce que l'auteur étudie dans les chapitres suivants et dont nous vous donnerons un compte-rendu dans les prochains numéros du bulletin.

UN INTERVIEW

Peu de temps après sa rentrée du Tour, Stan Ockers a reçu la visite d'un de nos collaborateurs chargé de lui présenter nos fraternelles félicitations et de recueillir ses impressions sur la « grande boucle ».

C'est avec intérêt — nous le croyons — que les anciens démineurs prendront connaissance du récit de Stanneke.

Nous avons rédigé cette traduction en nous efforçant de rendre le plus parfaitement possible la pensée de notre camarade.

De nombreux membres de la Fraternelle ignorent vraisemblablement que Stan est un ancien démineur. Il fut mobilisé le 15 mars 1945 comme démineur et le resta jusqu'au 11 septembre de cette même année. Six mois de service dans cette compagnie qui évoluait à Nieuport.

Au sujet du Tour de France, Stan nous dit :

« En général, le Tour fut très dur, spécialement pour ceux qui entreprenaient cette course pour la première fois. Pour un coureur en excellente forme et nanti d'expérience, le Tour constitue une occasion unique de faire étalage de ses qualités. Pour les organisateurs, c'est un formidable travail de mise au point. C'est bien volontiers que je reconnais que cette organisation était tip-top.

« Logiquement parlant, le règlement est adapté à l'organisation et étant donné l'existence des « chefs de file » et des « serviteurs » il serait souhaitable que certains points soient revus et changés (spécialement la question de la « guillotine sèche » comme les participants l'appelaient). En ce qui concerne le nombre de participants, je pense que la France pourrait diminuer ses effectifs d'au moins 30%. Car pour l'instant il y a trop de coureurs qui, dans les premières étapes, constituent pour les autres un obstacle dans le chemin. En fin de compte, le résultat serait le même et par ailleurs ce serait une économie pour les organisateurs. Le kilométrage des étapes fut mieux choisi que dans les étapes du Tour de Suisse. Celles-ci étaient trop courtes et, par conséquent, favorables aux faibles.

(Voir suite p. 3)



STAN OCKERS EN BATTLE-DRESS

LES PENSIONS

Nous résumons ci-dessous, à l'intention de nos lecteurs, les modifications qui viennent d'être apportées à la loi sur les Pensions de Réparation (Moniteur du 18-8-48).

Les pensions prévues de 1 et 1,5 pour les invalidités de 10 et 15 % sont portées respectivement à 2 et à 3, à partir du 1er janvier 1948. On peut en conclure que pratiquement ces pensions sont doublées.

Les pensions d'orphelin de père ou de mère sont supprimées et remplacées à partir du 1er juillet 1946, par l'octroi des allocations familiales à payer par la Caisse de Compensation à laquelle le père ou la mère était affilié. Si la personne décédée n'était pas affiliée, ces allocations sont payées à l'intervention de la Caisse Nationale de Compensation pour allocations familiales, et à charge de l'Etat. Rappelons que ces allocations sont dues jusqu'à l'âge de 18 ans et que le taux prévu actuellement est de 700 francs si la mère (ou éventuellement le père) travaille et de 940 francs par mois si la mère ne travaille pas.

Les orphelins de père et de mère obtiennent ensemble les allocations familiales et la pension de veuve de guerre. Cette dernière pension est payée jusqu'à ce que le plus jeune des enfants ait atteint l'âge de 21 ans.

D'autre part, l'intervention des Commissions des Pensions de Répartition n'est plus requise lors des 2e et 3e examens périodiques. Le Ministre du Budget prend en première instance la décision nécessaire, conformément aux conclusions de l'Office Médical Légal.

L'application de la loi sur les Pensions de Réparation est étendue aux militaires, membres d'une unité de Démineurs de l'Armée, qui ont été victimes, après le 25 août 1947, par le fait de leur service, d'un accident dû à l'explosion de matières qu'ils ont mission de détecter et de détruire.

Les personnes pensionnées pour invalidité recevront gratuitement, leur vie durant, tous les appareils de prothèse et autres nécessités par cette invalidité.

Les orphelins bénéficieront des soins médicaux et pharmaceutiques gratuits jusqu'à l'âge de 18 ans, à l'intervention de l'Œuvre Nationale des Orphelins, 79 chaussée d'Ixelles, Bruxelles.

Les Déportés pour le travail obligatoire, qui prouveront avoir subi un dommage physique du fait des sévices exercés sur elles par l'ennemi en raison de leur attitude patriotique, viennent d'être ajoutés à la liste des bénéficiaires de la loi des Pensions de Réparation.

Il est accordé, à partir du 1er janvier 1948,

- une allocation complémentaire égale à 15 pour cent du montant global de la pension et allocations aux titulaires d'une pension d'invalidité 40-45, ou d'une avance d'une pareille pension.

- une majoration supplémentaire de 5 pour cent aux grands invalides bénéficiaires du statut spécial.

Cette majoration supplémentaire est portée à 15 pour cent pour ceux des grands invalides qui ne sont pas passibles de l'impôt complémentaire personnel. Les intéressés en doivent faire la demande au Ministère du Budget, avant le 16-11-48.

UN INTERVIEW (suite de la page 2)

Dans certaines étapes, la vitesse fut portée à son maximum et on atteignit la moyenne de 33 km. par heure, moyenne qui n'avait jamais été atteinte auparavant.

Les nouveaux commencent, en général, les étapes des Pyrénées, le cœur serré; pour eux c'est un grand point d'interrogation. En face de ces montagnes gigantesques, majestueuses, un coureur qui, sélectionné, est supposé en avoir vu d'autres, est complètement sous l'impression de sa petitesse et de son impuissance. Par le reste de la course, j'apprends que les Alpes sont plus dures que les Pyrénées. Ce doit être quelque chose d'unique de pouvoir, en touriste, admirer la nature dans toute sa pureté et ses magnifiques horizons. Il est possible que le temps merveilleux ait contribué à me faire conclure de la sorte. Avant d'attaquer les Alpes, nous avons à parcourir quelques étapes que jamais je n'oublierai.

Tout ce qu'il y a de beau sur le monde est rassemblé le long de la Méditerranée. C'est bien volontiers que je reverrai ces endroits débordants de soleil, de fleurs et de vie.

C'est après avoir passé 35 heures dans Cannes l'inoubliable que nous avons entamé les Alpes. Elles sont inhumainement dures. Représentez-vous de la neige, de la glace, du brouillard et à certains moments 7° en-dessous de zéro. Monter à travers la boue et la pluie jusqu'à une altitude de 2.200 mètres, redescendre alors à 1.500 mètres pour regrimer par après à 2.300 mètres. Par moments, il n'était pas possible de voir à plus de 10 mètres devant soi, sans parler des ennuis mécaniques et des réparations dans de telles conditions, dans un tel froid.

De semblables étapes n'ont pas constitué un boulot facile pour les coureurs. Oui, les Alpes ont été beaucoup, beaucoup plus dures qu'on aurait jamais osé le présumer.

Pour un coureur en bonne santé et en excellente forme, le Tour n'est pas trop long ou trop dur. Une seule chose attaque le moral de certains : l'éloignement du « chez soi ».

Les crampes d'estomac que j'ai connues, n'ont pas eu pour cause la crème à la glace ou le pinard, mais à mon avis, le changement de nourriture et de température. Cela arrive, m'a-t-on appris, à ceux qui, pour quelques jours, passent du Nord au Sud; là-contre, un médicament (élixir) vous libère de cette indisposition dans un minimum de temps. Je ne m'y laisserai plus prendre une seconde fois. Sans cet incident et les suites qui en découlèrent, je n'aurais pas été classé 11e, mais bien parmi les trois premiers. Que des fautes techniques et une certaine ignorance soient un fait, d'accord. Cependant nous devons prévoir, nous devons veiller à l'avenir et nous devons tirer de salutaires leçons du passé.

Je veux également dire quelques mots de la bonne camaraderie qui régna entre les 5 rescapés de l'équipe. Je suis convaincu qu'avec de tels « types » et un tel moral, nous ne devons craindre personne, surtout maintenant que l'expérience nous a enrichi de ses leçons. Ce ne sera pas à Aix-les-Bains que le vainqueur sera connu, mais à Paris. »

Nous avons ensuite demandé à Stan ce qui était le plus dur : déminer ou accomplir le Tour.

Wel, nous répondit-il, il est difficile de faire une comparaison. Les deux ont leurs dangers qui peuvent être mortels. Mais en ce temps-là, nous devions déminer pour une solde de soldat et si le malheur vous frappait, tout était alors fini. Le Tour, par contre, vous donne au moins la possibilité d'acquiescer une certaine prospérité matérielle.

NOTRE GRANDE FAMILLE

Michèle Samijn a le plaisir de vous annoncer l'heureuse naissance de son petit frère Emile.

Le Bulletin présente au Capitaine et à Madame Samijn ses chaleureuses félicitations.

Le camarade pharmacien Roger Meersseman, trésorier de la section de la Flandre Occidentale, nous fait part de la naissance d'un fils Guy, 29-6-48. Toutes nos félicitations.

En marge du Tour de France ...

Pas question ici de vous parler du prochain tour, de son organisation, des espoirs que nous plaçons en nos poulains, Karel Steyart pourrait m'en vouloir.

C'est d'un des à-côtés de celui qui est passé que je vais vous entretenir.

Vous avez tous appris par l'interview qu'il a donné à notre bulletin, que Stan Ockers était un des nôtres. Aussi est-ce à ce titre et afin de le remercier de ses magnifiques prestations, que la section de Liège, désireuse de lui prouver que les démineurs n'oublient pas, tint à le fêter très simplement lors de l'exhibition des « Tours » au vélodrome de Rocour, le 29 juillet dernier.

Une délégation, ayant à sa tête notre 2^{me} Président d'Honneur, le Cnt Dohet, s'en vint donc présenter des féli-

citation à Stan. Prenant la parole dans un stade où s'entassaient 20.000 personnes, notre mentor vint en quelques mots, écoutés quasi religieusement par la foule, dire à notre vaillant camarade, quels avaient été nos souhaits, nos espoirs, lui dire aussi que nous étions fiers de lui. Le bouillant Chaîneux, le plus ancien volontaire de guerre de Liège et le placide caporal Custers offrirent alors en notre nom à tous et ce avec un large sourire, une lampe de chevet « modèle démineur ». Ockers très ému, eut quelque peine à retrouver sa langue, il y parvint enfin, follement acclamé par l'assistance.

Bon courage, camarade, et puisse l'an prochain voir ton torse moulé du maillot jaune, du jaune de notre insigne, qui après tout ferait bel effet, fixé sur ta poitrine.

TEMPETE



Manifestation

STAN OCKERS

le 29-7-48

à Rocour

Un de nos Héros à l'honneur

Dimanche 23 mai 1948. Malgré le temps radieux de cette matinée de mai, la place de Jumet a un aspect triste. La façade de la maison communale disparaît sous les tentures de deuil; la foule se masse en silence.

NOS ANNONCES

Madame Teurlings, veuve de notre regretté sergent tombé à la Redoute de Putte-Kapellen, victime de son dévouement, nous prie de porter à la connaissance de tous les membres de la Fraternelle, qu'elle serait désireuse de louer deux chambres meublées de sa maison. Ces chambres jouissant du confort moderne sont à louer à une jeune fille étudiante ou ayant une occupation en ville. Eventuellement, cette jeune fille pourrait prendre le petit déjeuner et le souper en famille. Pour tout renseignement complémentaire, s'adresser par écrit à Madame Veuve Teurlings, 26, rue de la Tourelle, Bruxelles - Quartier Léopold.

Que tous les démineurs et anciens démineurs, spécialement ceux de Bruxelles se souviennent de cette annonce. Il est de notre devoir d'aider les veuves de nos anciens compagnons d'armes.

C'est en effet aujourd'hui que l'Administration Communale de Jumet va faire procéder à la translation dans la crypte d'honneur du cimetière, des corps des Jumetais tués par l'ennemi. Parmi ces héros, se trouve un démineur : Alphonse VAN HOVER, grièvement blessé à Longwilly le 30-8-45 et décédé le lendemain des suites de ses blessures.

Une délégation de la Fraternelle, conduite par J.-B. Hulsaegen, vice-président et R. Lechien, secrétaire de la section du Hainaut, s'incline longuement devant la dépouille funèbre du camarade.

Le clairon sonne « Aux Champs » et voici que sortent de la Maison Communale, les bières de ces 17 héros. Après l'appel des morts, le cortège se met en route aux accents d'une marche funèbre qui résonne douloureusement dans les cœurs.

Devant la crypte, M. L'Hoste, échevin, évoque le sacrifice sublime des Héros, et puis, l'un après l'autre, les corps sont descendus dans leur dernière demeure. La famille de notre camarade et la Fraternelle s'inclinent une dernière fois devant le cercueil, et c'est le dernier adieu sous une nouvelle sonnerie « Aux Champs ».

CANIS.

Le Lieutenant PIERRE BOVEROUX

mort pour la Belgique le 6 décembre 1942

Le S.E.D.E.E.O. (Service d'Enlèvement et de Destruction des Engins Explosifs et d'Obstacles) est un organisme qui, à défaut d'autres mérites, aurait incontestablement celui de la jeunesse. Son acte de naissance lui assigne comme période initiale le mois d'août 1941. J'ai sous les yeux les documents officiels qui relatent sa création sous l'occupation allemande. Il s'appelait alors le S.E.D.E.E. et était sous les ordres du commandant Samijn. Après la capitulation, la plupart des officiers et des hommes du 8e Bataillon du Génie, maintenus prisonniers à Hasselt, avaient été, en qualité de pionniers-artificiers, requis par l'ennemi de rechercher et de détruire les mines et engins dangereux abandonnés par les armées en campagne dans la province de Limbourg. Au début d'août 1941, des équipes de 8 hommes, désignés pour une mission analogue, furent réparties dans différentes régions de notre territoire. Celle qui devait devenir un jour le S.E.D.E.E.O., Section de Liège, avait originairement comme secteur d'activité les provinces de Liège et de Limbourg. Son chef : le lieutenant Boveroux.



En cette matinée de février 1945, dans la voiture qui me conduisait pour la première fois auprès d'une équipe de S.E.D.E.E. qui venait d'arriver à Stoumont pour commencer le déminage de la contrée, je demandai au chauffeur qu'on m'avait présenté comme un ancien :

— Avez-vous connu le lieutenant Boveroux ?

Du coup l'homme se redressa, un éclair passa dans son regard :

— Si je l'ai connu s'exclama-t-il. J'ai travaillé avec lui jusqu'à son arrestation... C'est lui d'ailleurs qui m'a pris à son service...

— Où l'avez-vous vu pour la première fois ?

— A l'armée... J'ai fait mon service à la 1re compagnie du 3me Génie et me suis ainsi trouvé sous ses ordres.

— Comment vous appelez-vous ?

— Verdin Joseph...

— De Liège ?

— Non, de Seraing.

Depuis notre départ de Liège, j'avais observé ce chauffeur en uniforme qui, le béret haut, le buste bien droit, les yeux inlassablement fixés sur la route, vous avait l'air, à son volant, d'un général scrutant un champ de bataille. Je l'avais vu, à la sortie de la ville glisser légèrement entre les

véhicules de toute nature encombrant la route, évitant de justesse une charrette à bras par ci, dépassant un gros camion par là et gardant dans les étroits les plus animes par le charroi l'air d'un homme presse mais étonnamment calme. Maintenant que sa voiture, une Stover 38, dansait la gigue sur les routes détoncées de l'Ardenne, il gardait la même position au volant, le même tegme apparent... Ses yeux se faisaient plus petits, scrutant bosses et fosses ces chemins détoncés par le gros charroi américain. Observer, scruter, fixer, n'est-ce pas tout l'art du démineur, de l'homme qui doit, plus encore avec ses sens, qu'avec des instruments de détection déceler la présence de l'invisible ? Je fus ravi de constater que le premier démineur que je rencontrais était apparemment doué de qualités qui me semblaient, à moi profane, correspondre à souhait aux exigences de son difficile métier.

Et pendant que l'auto dessinait dans sa course légère de capricieuses évolutions à travers monts et vaux faisant défiler sous nos yeux d'agrestes images pleines de fraîcheur et de fantaisie, un homme qui n'avait été pour moi qu'un simple nom dans un rapport et encore un nom de mort, surgissait devant mon esprit, s'interposait entre les réalités concrètes du charmant décor ardennais et d'autres réalités plus profondes qu'évoquait la voix de Joseph Verdin. Car tout en conduisant d'une main sûre son trépidant véhicule, le chauffeur égrenait des souvenirs sur son ancien chef, le lieutenant Boveroux. Celui-ci avait tenu une si grande place dans sa vie, il lui avait voué une telle admiration, qu'il en parlait comme un fils parle de son père : avec un respect imprégné de cette affection profonde que les simples portent à ceux qui les ont conquis par l'ascendant de leur force ou de leur bonté.

Privilege des natures d'élite : ce lieutenant Boveroux dont un rapport émanant d'un groupe de résistance m'avait signalé la brillante conduite, revivait sous mes yeux avec un cran prodigieux, son imperturbable mépris de la mort, son patriotisme farouche et intransigeant. Il revivait dans les évocations d'un de ses simples soldats qui l'avait vu à l'œuvre pendant la campagne des 18 jours et sur les champs de bataille obscurs de la Résistance. Ce n'est certes pas que le lieutenant Boveroux recherchât une facile popularité en faisant du sentiment.

— C'était un homme sec et sévère, me dit Joseph Verdin. Quant il avait une observation à faire à quelqu'un, il vous la faisait d'un ton sans réplique. Et cependant, on l'aimait bien. Quant à moi, je l'aurais suivi n'importe où...

Je regrette de ne pouvoir reconstituer mot à mot, avec les intonations de voix très caractéristiques du narrateur, ses exclamations, ses « nom di djo » et ses « malheureux, vous », son incomparable accent de Sèrè et surtout ses délicieux wallonismes, le récit que me fit en cette fraîche matinée de février 1945, le soldat Joseph Verdin, de la classe 39.

Voici, en résumé, l'histoire du premier chef du SEDEE, telle qu'il me la conta.

Après la capitulation, le lieutenant Boveroux ne songe qu'à une chose : prendre sa revanche de la terrible humiliation que l'ennemi vient d'infliger à son pays. Une pensée va désormais inspirer sa conduite : lutter contre l'occupant qui étale partout la joie insolente de ses récents triomphes, se préparer lentement, patiemment à le frapper un jour, comme il nous a lui-même frappés : avec une fulgurante précision dans les coups. Sa qualité de chef du S.E.D.E.E. pour les provinces de Liège et de Limbourg, lui fournit de magnifiques possibilités d'action. Elle lui vaut en effet de

disposer d'un véhicule, de certaines facilités de déplacement, et puis aussi et surtout, de récupérer des explosifs. Chargé d'enlever la dynamite enfouie dans les culées des ponts du Canal Albert, ces fameux ponts qui, au vif désappointement de toute la Belgique, ne sautèrent pas lorsque l'ennemi les aborda, il avise un moyen d'en soustraire des quantités suffisantes afin de pourvoir aux premiers besoins des groupements de sabotage qui se constituent. C'est Joseph Verdin, le conducteur du camion du S.E.D.E.E. qui, le plus souvent pendant la nuit, amène les caisses ainsi subtilisées dans une villa des environs de Freeren.

— Chaque fois que je me rendais à Freeren avec le lieutenant, nous raconte ce dernier, il me disait : « Tu n'as rien vu, rien entendu, hein, Verdin ».

Je répondais : « Soyez sans crainte, mon Lieutenant, je ne « peux mal » de rien dire... »

Lorsque les réserves d'explosifs ainsi constitués furent épuisées, le Lieutenant Boveroux réussit à se mettre rapidement en liaison avec Londres qui se chargea de lui en faire parvenir. C'est un envoyé du ciel, un officier parachutiste, appelé Commandant Robinson, qui vint personnellement assurer la liaison du lieutenant Boveroux avec ses chefs de Londres. Ce commandant Robinson dont Verdin ignorait l'identité réelle, a fait sur lui grosse impression :

— C'était un petit roux qui n'avait peur de rien, nous confia-t-il. Un jour il m'a dit : « Sais-tu à quoi tu t'exposes, mon garçon, en faisant ce que tu fais-là ? » Je m'en doute, lui ai-je répondu, mais moi, du moment que c'est pour suivre mon lieutenant, je ferais n'importe quoi... « C'est très bien ça » qu'il m'a dit alors...

C'est dans les environs de Manhay que les parachutages avaient lieu. On partait vers 10, 11 heures. Arrivés sur les lieux, il fallait laisser le camion à une certaine distance de l'endroit choisi pour l'atterrissage des containers, car les étroits chemins boueux qui y conduisaient étaient impraticables. L'attente de l'avion était parfois très longue et il y avait toujours le risque de voir les signaux d'usage repérés par un appareil de reconnaissance ennemi. C'est le commandant Robinson lui-même qui allumait les lampes au moment où l'on entendait les premiers ronflements du grand oiseau qui rôdait dans le ciel enténébré. Et quelle joie quand on voyait descendre lentement les précieuses caisses remplies d'explosifs. Il y en avait habituellement douze et chacune pesait 90 kg. Ce n'était pas une mince affaire que de les rechercher toutes, car certaines restaient accrochées aux arbres. Il fallait ensuite les transporter dans le camion. Le retour s'effectuait habituellement avant le lever du jour. C'est à partir de ce moment que l'expédition s'avérait pleine de périls. La rencontre d'une patrouille ou de feldgendarmes pouvait avoir des conséquences catastrophiques. C'est ce qui arriva au retour du quatrième parachutage. Il était environ 3 h. 30, l'opération avait marché à souhait et le camion du S.E.D.E.E., chargé à pleins bords de containers remplis eux-mêmes de dynamite trouvait l'obscurité de ses grands yeux scintillants, berçant les hameaux assoupis de son puissant ronflement; tout était calme, rien de suspect sur les routes désertes... Village après village, on se rapprochait insensiblement de Henne, terme de l'expédition. On venait de passer le pont d'Aywaille lorsque subitement, dans le lointain, une lueur rouge apparut sur la route : une lueur mouvante... Bientôt on reconnut les signaux d'arrêt des feldgendarmes. Minute critique... « Que faut-il faire ? » demande Joseph. « On n'arrête pour personne », répond aussitôt le lieutenant Boveroux. « Tu as bien compris, hein, insiste à son tour le commandant Robinson, on n'arrête pour personne ». Le chauffeur se le tient pour dit, le voici presque à proximité de la lampe rouge qui se balance au milieu du chemin, deux ombres casquées se démasquent... Le chauffeur

change de vitesse, ralentit son véhicule, puis, au moment où il n'est plus qu'à quelques mètres des deux allemands, il remet tous les gaz et le camion reprend son élan en un formidable ronflement... Les deux indésirables ont-ils eu le temps de se tirer de côté ? Nul ne le sait, tellement la manœuvre a été adroite et rapide. J'ai l'impression que tu les as bel et bien écrabouillés » dit le lieutenant Boveroux. « Moi aussi, il me semble que j'ai entendu des chocs sur les garde-boue » confirme le commandant Robinson.

On arrive à Henne sans encombres et là un agent du lieutenant Boveroux prend en dépôt dans une cabine électrique tous les containers qu'un autre camion viendra enlever quelques jours plus tard pour les conduire à Bruxelles, où les explosifs seront répartis entre différents groupements.

Si besoin en eût été, le lieutenant Boveroux aurait suffi à créer à lui seul au sein du S.E.D.E.E. la tradition de l'audace. Hélas, si comme le dit le proverbe latin, la fortune réserve aux audacieux le meilleur de ses faveurs, il arrive aussi qu'elle leur fasse sentir sa cruelle indifférence. Et cependant, peut-on imaginer audace plus méritante que celle de cet homme qui, non content de s'exposer aux redoutables surprises de la guerre dans l'ombre, mettait dans des conditions souvent périlleuses, toute sa compétence de technicien au service des Alliés. Tous les engins : obus, bombes, torpilles d'origine anglaise que le S.E.D.E.E. était chargé de récolter, il les étudiait à fond, transmettait ensuite à Londres un rapport sur les défauts qui avaient empêché l'explosion du projectile. Un soir qu'il démontait chez lui, pour l'examiner minutieusement, le tube central d'une bombe anglaise, une terrible explosion transforma le solide gars qu'était le lieutenant Boveroux en un pauvre blessé mutilé et tout couvert de sang. Un œil perforé, une double fracture de crâne, de multiples blessures au bras gauche semblaient le vouer à une mort certaine ou tout au moins à n'être plus que l'ombre de lui-même. Mais l'homme avait d'extraordinaires ressources d'énergie vitale et sa robuste constitution triompha de toutes les profondes morsures de la mitraille.

A la fin du mois de juin 1942, il était au terme de sa convalescence. Il reprit donc ses multiples tâches au service de son pays, lorsque le 17 octobre de la même année, la Gestapo, à la suite d'une défaillance d'un agent de Bruxelles, vint l'arrêter à Grivegnée. Bien que l'on manque de renseignements précis sur les interrogatoires que l'impavide patriote eut à subir, à la prison de Saint-Gilles où il fut transporté, il est vraisemblable qu'il y fut soumis aux affreux traitements que les allemands réservaient aux chefs d'organisations qui refusaient de livrer leurs secrets. Le 14 décembre, le lieutenant Boveroux revint à Grivegnée, mais dans un cercueil. N'ayant pu faire plier sa volonté de fer, ses tortionnaires avaient eu raison de son indomptable énergie en le torturant jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Telle fut la mort du premier chef du S.E.D.E.E. Si le beau mot « héros » que d'aucuns ont dévalué par un emploi trop généralisé, peut s'appliquer avec toute la fraîcheur originelle de son sens le plus exaltant, c'est à un homme comme celui-là... Et pour les collectivités grandes ou petites vouées au service d'un même idéal, rien ne vaut le prestige d'un grand exemple. Celui-ci s'intègre en quelque sorte à l'âme éparse de ces collectivités et agit sur les esprits et les cœurs comme un rappel ou une consigne. Ainsi le nom du Lieutenant Boveroux, inscrit en lettres d'or dans les annales du S.E.D.E.E., est plus que le souvenir d'un mort : c'est par delà la tombe d'une leçon vivante et permanente d'audace, d'héroïsme et de dévouement absolu à la patrie.

Le S.E.D.E.E. a ainsi un passé, des traditions vivifiées par une grande lumière : l'âme d'un chef qui fut un HEROS.

MEMOR

(Avec l'aimable autorisation de « Cœurs Belges ».)

L'U. F. A. C. à Luxembourg les 26 et 27 juin 1948

C'est pendant ces deux journées que les Anciens Combattants luxembourgeois ont reçu leurs frères d'armes belges. Le soleil qui avait tout d'abord boudé, daigna se mettre de la partie. Journées d'amitié où dans une allégresse générale se rencontrèrent les anciens combattants des deux pays voisins et amis.

Le samedi soir, à 21 heures, au théâtre municipal, dont le fond de la scène était orné de nombreux drapeaux belges et luxembourgeois, la musique du 1er Guide nous offrit un concert symphonique de choix. Un second concert, en plein air cette fois, se donnait à 22 heures, au kiosque de la place d'Armes, devant une foule très attentive. Chaque fois ce fut un succès très mérité pour notre musique militaire.

Le dimanche à 8 heures, les porte-drapeaux et étendards reprennent leurs emblèmes au théâtre et forment un cortège qui ne compte pas moins de 70 drapeaux et fanions. Ceux de la Fraternelle des Démineurs de Belgique, des 1er et 2e Bataillon du déminage ont l'honneur d'être en tête du défilé.

Cette formation, précédée des trompettes du 1er Guide, s'achemina vers la cathédrale où a lieu à 9 heures, un service solennel auquel assistait Mgr l'Evêque de Luxembourg. La messe fut célébrée par Mgr Cammaert, aumônier général de l'armée belge, à la mémoire des combattants belges et luxembourgeois, morts pour leur Patrie.

Parmi les personnalités qui assistaient à l'office, nous avons noté :

Le Prince Félix de Luxembourg, le Colonel B.E.M. de Fraiteur, Ministre de la Défense Nationale de Belgique, le

Général Van Strydonck de Burkel, le Général Sottiaux, le Général Lambert, le Général Piron, le Général Bael, M. Dupong, Ministre d'Etat luxembourgeois, M. Sclaus, Ministre de la Force Armée luxembourgeoise, M. le Député-Maire de Luxembourg, M. le Président des A.C. luxembourgeois, MM. les membres du comité organisateur de l'U.F.A.C.

A l'issue du service religieux, un immense cortège, composé de M.P. luxembourgeois, de la musique de la Garde grand-ducale, du détachement d'honneur de la Garde grand-ducale, d'une musique militaire écossaise en visite à Luxembourg, des A.C. luxembourgeois, des M.P. belges à moto, de la musique du 1er Guide, du carré des drapeaux et étendards belges et des délégués de l'U.F.A.C., parcourt les rues de la ville pour se rendre devant le parvis de l'Hôtel de Ville, où se déroule une cérémonie patriotique en présence des autorités citées ci-dessus. Des décorations y furent décernées à différents A.C. belges et luxembourgeois. Le cortège défila ensuite devant ces autorités et de nombreux spectateurs qui étaient massés le long du parcours.

Après le défilé, un grand banquet d'environ trois cents couverts réunit les A. C. dans la grande salle du « Métropole Bourse ». Des speech y furent prononcés par le Général Van Strydonck de Burkel, président de l'U.F.A.C. 40-45 et par M. Reuter, président de la Chambre des Députés du Grand-Duché. Le Ministre de la Défense Nationale belge, Colonel B.E.M. de Fraiteur décora M. Jemmings, président des A. C. luxembourgeois, de la croix de guerre 1940.

La délégation de notre Fraternelle se composait de M. l'Aumônier Guyaux, du Capitaine Samijn, de l'Adjudant Bertrand, de l'Adjudant Reul et du 1er Serg.-maj. Raskin.

UNE EXPOSITION DE DEMINAGE A ST-ANDRE-LEZ-BRUGES

En commémoration de sa libération, St-André organise dans les locaux de la maison communale, une exposition de déminage dont l'ouverture est fixée au 5 septembre, à 9.30 h.

Son inauguration donnera lieu aux manifestations suivantes :

- 10 h. Messe à l'église paroissiale;
- 11 h. Dépôt de fleurs aux deux monuments aux morts;
- 15 h. Démonstration du déminage d'un champ de mines;
- 16 h. Réception à la maison communale.

Tous les démineurs y sont cordialement invités.

SAVEZ-VOUS ?

Savez-vous que

à Bruxelles, en 1848, il y avait environ 130.000 habitants. à cette époque apparurent les grands boulevards.

c'est également à cette date que remonte le percement des Galeries Saint-Hubert. Pour ce faire, on fit disparaître d'innombrables ruelles aussi insalubres les unes que les autres.

la construction de l'Eglise Sainte-Marie était commencée depuis trois ans.

si les artères principales étaient bien éclairées au gaz, par contre il n'en était rien pour les faubourgs et les boulevards.

chaque matin, des agents communaux parcouraient les boulevards pour ramasser les enfants abandonnés au cours de la nuit.

que la vie y était chère. On donnait 70 centimes pour un kilo de pain et 10 centimes pour un œuf.

les ouvriers ne gagnaient guère plus d'un franc cinquante par jour.

c'est en octobre de cette année que Charles de Brouckère devint bourgmestre.

TOUS A LA PANNE LE 12 SEPTEMBRE 1948,

A L'INAUGURATION D'UN MONUMENT AUX DEMINEURS TOMBES DANS LA REGION

11 h. Messe en plein air sur la digue;

15 h. Défilé à la Grand'Place avec participation de la musique de la force navale,

Inauguration du monument;

16 h. 15. Au Casino, remise de plaquettes souvenirs offertes par la Ville de La Panne.

LA VIE DANS NOS SECTIONS — HAINAUT

Les membres du Comité ne vous ont jamais vu nombreux à la réunion du troisième samedi du mois au Foyer du Soldat, à Charleroi. Pour la moitié des membres, il existait une excuse valable : le long déplacement.

Mais, à présent, il n'existe plus de prétexte, car deux sous-comités régionaux ont été constitués : le 1er, à Mons, est présidé par le Lieutenant Hovortin et le secrétaire en est M. Goossens, C., 78, rue du Trieu, à Mons, la réunion mensuelle des membres a lieu à la Maison des Corporations, Grand'Place à Mons, le 2me dimanche de chaque mois, à 10 h. 30.

Un 2me sous-comité a été créé à La Louvière; son Président est M. Léopold Bouhier et son Secrétaire, M. Camille Adam, 68, rue de la Hestre, à Haine-St-Pierre. La réunion mensuelle a lieu le 1er dimanche de chaque mois, à 10 h. 30 chez un démineur, M. Caty, 111, rue Sylvain Guyaux, à La Louvière.

Choisissez donc ce jour pour rencontrer vos anciens frères d'armes, pour reparler de vos exploits du Déminage. Vous y serez tenus au courant des avantages que la Fraternelle obtient pour vous.

Un conseil aussi : amenez-y d'anciens Démineurs qui se tiennent à l'écart de la Fraternelle; plus nous serons nombreux, plus nos revendications auront des chances d'aboutir.

CAVE CANEM

Rira bien qui rira le dernier . . . [Suite et fin]

Son sang ne fit qu'un tour. Il poussa un de ces ronflements qui amassent cette énergie propre aux faibles et les rend capable des plus beaux actes de courage.

Trois coups d'avertissement et les braves qu'il tâchait de ramener à temps à la caserne et que la fatigue d'une journée bien remplie maintenait couchés derrière, furent secoués de leur torpeur.

Serait-ce la panne habituelle ? Faudrait-il l'aider une fois de plus dans ces pérégrinations ? La tête de la vigie émergea d'abord du dessus de la cabine. Elle réalisa immédiatement la situation. Puis deux, trois... tous y allèrent de leur mieux proposant les pires représailles contre ce camion maudit. Otto Albert, lui-même, généralement si placide, trouvait la chose fo-fo-tor-midable et in-in-intolérable. D'autres allèrent jusqu'à préconiser une rafale de mitrailleuse au bon endroit; Custers, à la crinière chevaline, y alla d'un « Nom de Di... qu'on le f... dans le fossé ». Mais là encore, c'était plus vite dit que fait. Ah oui, ces démineurs vous ont de ces solutions élégantes qui en moins de deux éclaircissent les situations les plus sombres .

Le chef de peloton qui depuis un bon moment suivait calmement le déroulement du drame (car c'est d'un drame qu'il s'agit) entendit subitement : « Mon Lieutenant... peut-on ? » Avant qu'il n'eut le temps de répondre et moins encore d'intervenir, une grenade Mills dégoupillée quittait le Max 13 et, après avoir décrit une courbe impeccable, vint se loger près de la cabine, non sans avoir sautillé sur les fûts d'essence transportés par son peu obligeant confrère qui le précédait toujours.

L'inévitable allait s'accomplir... la catastrophe dans toute la splendeur d'une explosion alimentée à l'essence.

Nos puissants, d'il y a un instant, avaient eux-aussi suivi la trajectoire fatale. En moins de temps qu'il ne m'en faut pour l'écrire, pleins d'angoisse, après un regard anxieux lancé à cet engin qui ne leur était pas étranger, ils obliquèrent à droite, s'arrêtèrent et jugèrent devoir mettre à profit, s'il en restait encore, les quelques instants qui les séparaient de l'affreuse déflagration pour détaler à toutes jambes dans le voisinage..., ils courent certainement encore.

Que se passa-t-il ? Nul ne le sait au juste. Max 13, après un soupir de douce satisfaction, sa petite colère apaisée, laissant pour toute trace de passage un petit nuage de fumée bleue, vite dissipée, s'en fut son chemin.

Il ne poussa même pas la méchanceté jusqu'à savourer sa victoire : à Malmédy, le souper et un repos bien mérités l'attendaient. D'ailleurs les sautages de fourneaux seuls l'intéressent, et encore, pour autant qu'ils comportent quelques tonnes d'explosifs.

Le retour, ce jour-là encore se fit avec un léger retard.

SECTION FLANDRE ORIENTALE

Sous le titre : « Un Encouragement », « Le Combattant », organe du comité d'épuration des anciens combattants et mouvements nationaux de résistance, publié dans son numéro de juillet 1948 une lettre de remerciements de notre Aumonier Jacquemin pour un article que ce journal avait consacré aux démineurs.

Notre cérémonie du 25 avril dernier à Gand a attiré sur nous l'attention des anciens combattants des 2e, 22e, 32e et 52e Régiments de Ligne, qui nous consacrent un article sympathique dans leur bulletin mensuel « Le Piot ».

Quand à son puissant confrère, nul ne sait ce qu'il est devenu. De méchantes langues disent même que cette grenade n'aurait pas explosé, n'étant ni amorcée, ...ni armée...

Le lendemain, par un clair matin, en passant au même endroit, on ne retrouva trace du camion lourd... Serait-il disparu en entier ? Je vous répète : c'est un mystère. Retenez cependant que le démineur passe là où il le désire et, de grâce, si vous voulez le tirer en bouteille, faites-le discrètement, car il pourrait vous en cuire.

Le Lieutenant SNYERS,
Commandant le 2^{me} Peloton, 2^e Cie.
1^{er} Bon de Déminage.

Quelques dates historiques

Septembre

- 1-1939 L'Allemagne envahit la Pologne.
- 2-1945 Capitulation japonaise à Yokohama.
- 3-1939 Angleterre et France déclarent guerre à l'Allemagne.
- 3-1942 Début de la bataille de Stalingrad.
- 3-1943 Signature à Syracuse de la capitulation de l'Italie.
- 4-1944 La Brigade « Libération » défile à Bruxelles.
- 17-1939 La Russie envahit la Pologne.
- 17-1944 Une division de parachutistes anglais descend au Nord d'Arnhem, en Hollande.
- 19-1916 L'armée coloniale belge prend Tabora, capitale de guerre de l'Est-Africain. Cette armée était conduite par le général Tombeur.
- 22-1938 Chamberlain, premier ministre anglais rencontre Hitler à Godesberg.
- 23-1830 Révolution nationale belge.
- 27-1940 Le Japon signe un pacte avec l'Allemagne et l'Italie.
- 28-1918 Début de la grande offensive des Flandres.
- 28-1939 La campagne de Pologne est terminée. L'Allemagne et la Russie se partagent les dépouilles.
- 29-1938 Accord de Munich. La guerre est momentanément écartée aux dépens de la Tchéco-Slovaquie qui perd le territoire des Sudètes.

Octobre

- 1-1943 Entrée des troupes alliées à Naples.
- 2-1900 Mariage du Prince Albert de Belgique avec Elisabeth, duchesse de Bavière.
- 3-1935 Les Italiens envahissent l'Abyssinie.
- 6-1914 L'armée belge évacue Anvers.
- 12-1940 Les Allemands occupent la Roumanie.
- 15-1831 La conf. de Londres impose à la Belgique le Traité des XXIV art. qui priva notre pays de l'embouchure de l'Escaut, de la moitié du Limbourg et du Grand-Duché de Luxembourg.
- 18-1908 Le Congo est annexé à la Belgique.
- 20-1944 Le Général Mac Arthur débarque avec ses hommes à Leyte au centre des Philippines.
- 22-1943 Roosevelt, Churchill et Tchang-Kai-Shek se réunissent au Caire. Objet principal de l'entrevue : la guerre contre le Japon.
- 25-1942 Bataille d'El Alamein.
- 29-1468 Les 600 Franchimontois tentent de tuer Louis XI, roi de France et Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, qui campaient devant Liège. Les Franchimontois échouent et se font massacrer jusqu'au dernier.
- 28-1940 La Grèce est envahie par les troupes italiennes.